

La **Provence Verte** appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Ville et Pays d'art et d'histoire aux collectivités territoriales qui valorisent leur patrimoine. Il garantit la compétence de l'animateur de l'architecture et du patrimoine et des guides conférenciers, et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 124 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Le service animation du patrimoine

Il propose toute l'année des animations pour les habitants, visiteurs et scolaires.

À proximité

Fréjus, Grasse, Menton, Briançon, Arles et le Pays du Comtat Venaissin bénéficient de l'appellation Villes ou Pays d'art et d'histoire.

Renseignements

Maison du Tourisme de la **Provence Verte**

Carrefour de l'Europe – 83170 Brignoles

Tél. : 04 94 72 04 21

Site internet : www.provenceverte.fr

Communauté de communes **Provence d'Argens en Verdon**

Située dans le département du Var, la communauté de communes Provence d'Argens en Verdon est formée depuis le 27 décembre 2001.

Elle compte 11 000 habitants sur neuf communes : Barjols, Bras, Brue-Auriac, Esparron-de-Pallières, Pontevès, Saint-Martin-de-Pallières, Seillons Source d'Argens, Tavernes et Varages.

58 avenue de Tavernes – 83670 Barjols

Tél. : 04 94 77 18 53

Site internet : www.cc-pav.fr



Villes et Pays d'art et d'histoire
Le pays de la Provence Verte

laissez-vous conter
la communauté de communes
**Provence d'Argens
en Verdon**



Photos de couverture : vue aérienne de Pontevès et fontaine du Réal à Barjols.
Ci-contre : pigeonnier de Brue-Auriac.



Ce projet est cofinancé par la Communauté européenne dans le cadre du programme LEADER +.

Gratuit.
Cette brochure ne peut être vendue.

La communauté de communes Provence d'Argens en Verdon



Les Bessillons.

Un pays à découvrir

C'est l'histoire d'un pays dessiné, au septentrion, par le tumultueux Verdon nourri des neiges des cimes alpines et qui, au sud, offre au département du Var les premières eaux de son unique et très méditerranéen fleuve Argens. Et, ici, on tient à ce lien, à ce trait d'union entre un Haut-Pays rude et réservé, et ce terroir varois, bassin de brassage, de fertilité et pourvoyeur d'activités.

D'emblée, le végétal vous submerge. On est emporté par la marée de ces vastes plateaux de Haute-Provence et puis, plus bas, bercé par la houle des collines arrondies. Les forêts de bronze faites d'yeuses, de chênes pubescents et de genévriers laissent seulement s'étendre quelques rares plaines. Émergent aussi ces villages perchés sur leur piton rocheux ou d'autres, accrochés au bord des champs de vigne, de blé et des vergers d'oliviers.

Ces villages minéraux, sincères, loin du clinquant et de l'esbroufe, sont faits de pierres chargées d'histoire et d'édifices qui détiennent la mémoire des générations qui les ont façonnés.

Ici, les routes ne traversent pas le paysage; elles l'épousent, tracées par les champs cultivés et le fil capricieux des cours d'eau. Ici, pas de golfs aux gazons verdoyants mais le cours ombragé qui résonne de parties de boules acharnées; pas de « fast food » ou d'hôtel franchisé mais des bistrotts de village et des maisons

d'hôtes accueillantes; pas de centre commercial ou de zone aménagée mais des boutiques de commerçants, des ateliers d'artisans et des remises de paysans qui animent et perpétuent la vie du village.

Ce pays d'Argens en Verdon est l'œuvre collective à travers les siècles, d'hommes et de femmes aussi divers que multiples, à l'image de ce qui a fait la longue histoire de la Provence. Ce sont ces paysans acharnés et créateurs de paysage, ces antiques pâtres ligures et ces puissants seigneurs protecteurs, ces bûcherons, tanneurs ou faïenciers, ces citoyens luttant pour la justice et la liberté, ces étrangers venus repeupler nos villages décimés par l'exil ou les épidémies, ces entrepreneurs marchands ou aristocrates aux projets audacieux et utopiques, et enfin aujourd'hui, tous ceux et celles qui trouvent là une harmonie, un art de vivre et un épanouissement parfois disparus ailleurs.

On dit ce pays à l'écart et retiré; il ne l'est pas. En revanche, il veut se préserver de perdre son âme, d'être pris pour ce qu'il ne veut pas être. C'est le but de la démarche de cet ouvrage: être mieux connu, dans l'espoir secret d'être plus aimé!

Bernard de Boisgeline

Sommaire

Les paysages d'une Provence secrète

Un carrefour géologique et topographique	p. 3
La forêt du Haut-Argens.....	p. 6
Des paysages agricoles construits.....	p. 8
Vers des paysages urbanisés.....	p. 9

La longue histoire des hommes

De la Protohistoire à la Romanité.....	p. 10
Le Moyen Âge.....	p. 12
Des guerres de Religion à la Révolution.....	p. 14
Le Var moderne et contemporain.....	p. 17

Mémoire des pierres : un patrimoine discret

Le patrimoine religieux.....	p. 22
L'architecture militaire et civile.....	p. 24
L'architecture vernaculaire.....	p. 26

L'eau domestiquée

L'eau des villes et l'eau des champs.....	p. 28
L'eau au moulin.....	p. 30
Les « industries » nées de l'eau.....	p. 31
L'eau de la terre : l'arrosage des champs et des parcs.....	p. 32

Entre tradition et modernité

Le légendaire religieux.....	p. 33
Les produits « du terroir ».....	p. 34
De nouveaux lieux de mémoire.....	p. 35
La colline.....	p. 35

Les paysages d'une Provence secrète

Ces pays du Haut-Argens, territoire original de rencontre de quatre grandes unités naturelles, ont donné naissance à des paysages secrets façonnés par l'homme au cours de six millénaires d'occupation agro-sylvo-pastorale.



Plaine du Grand Vallat.

Un carrefour géologique et topographique

Le plateau des Selves, dit « Les Pallières »
Le plateau des Selves, essentiellement forestier, est le prolongement, vers l'est, du grand ensemble de la Montagne Sainte-Victoire. Il est formé par une puissante carapace de roches calcaires secondaires très perméables du Jurassique supérieur qui s'étale, en ondulations atténuées, en bombements isolés et en « colles », collines allongées, vers 550 m d'altitude, laissant place ici et là à de longues vallées sèches et à des vallonnements à fond plat. Aucun ruisseau ou rivière ne coule ici. Seuls les violents orages d'automne peuvent amener de brutaux écoulements temporaires, mais le plateau des Selves constitue un château d'eau souterrain dont les eaux ressortent en sources et résurgences dont la plus célèbre est la source de l'Argens. Seuls quelques

plans et vallonnements isolés ont permis, autrefois, l'installation de bastides « en forêt », isolées, avec leurs clairières cultivées, et de jas-bergeries dispersés, pour les rares pasteurs qui ont toujours été là, avec, antan, des charbonniers et des brigands... C'est ici maintenant l'espace de la chasse et des chasseurs qui fréquentent ce monde des forêts sèches – les Selves – et du « saltus » fait de garrigues hautes ou basses ainsi que de maigres « steppes » herbacées ; c'est aussi le plateau d'Esparron, Saint-Martin, Varages, Barjols, Brue-Auriac et Seillons. Il y a là d'admirables et aventureuses randonnées à faire, sur les chemins incertains des chasseurs et des forestiers, ou, plus sûrement, par les GR* (GR 99 de Brue à Saint-Martin et Esparron) ou par les PR*, celui de la forêt communale de Seillons, par exemple.



Le plateau des Selves, dit « Les Pallières ».

* **GR**
sentier de grande randonnée
PR
sentier de petite randonnée

cuvette synclinale tertiaire
un synclinal (opposé : anticlinal)
est un pli dont le centre est occupé par les couches géologiques les plus jeunes

La « gouttière » d'Esparron – Saint-Martin-de-Pallières

La « gouttière » de Rians-Esparron-Saint-Martin est encadrée au nord et au sud par deux longs reliefs, qui la dominent, pour ceux de la partie méridionale, plus élevée, de 150 à 250 m (253 m pour l'Éouvière qui culmine à 641 m) et de quelque 40 à 50 m pour les collines nord, Bois du Mont Major – Le Grand Clot. Cette gouttière rectiligne, humide, vers 400 m d'altitude, est une cuvette synclinale tertiaire* allongée, large d'environ 1,5 km où s'étendent des cultures évolutives dont une partie est irriguée par le canal de Provence. Sur les hautes avancées, mieux ensoleillées, les villages d'Esparron et de Saint-Martin se sont perchés en belvédère, le château dominant, en haut, les quartiers anciens adossés aux hautes pentes, avec, en bas, la coopérative viticole et les nouvelles maisons. Au nord, au contraire, des bastides peu nombreuses se sont installées sur le bord de la « gouttière », aux pieds des basses pentes d'adret.

L'« Arc de Barjols », le pays de l'eau

Au centre du Pays du Haut-Argens, le secteur très original de Varages-Barjols à Bras et Brue-Auriac constitue ce que les géologues appellent l'« Arc de Barjols ». Il s'agit d'une vaste zone enserrée entre les reliefs plissés dans les roches jurassiques, de l'est (Bessillons, pli du Val) et de l'ouest (Plateau des Selves). Tout l'espace de cet « Arc de Barjols » est constitué par les terrains les plus anciens de l'ère secondaire : ceux du Trias (-250 à -200 millions d'années) de nature très diverse : marnes, bancs de calcaires dolomitiques consolidés en durs cargneules, et même en profondeur, du sel gemme qui donnera naissance à des sources salées et à la rivière l'Eau salée, à l'ouest et au sud de Barjols. La structure de ces terrains, dévoilés par l'érosion, a créé un espace où les reliefs en creux dominant, entre de petits plis compliqués, très fouillés et resserrés, voire « pincés », souvent redressés presque à la verticale.

L'imperméabilité fréquente de ces terrains, leur complexité, les nombreux vallons étroits et coudés, les petites cuvettes multiples, sont autant d'éléments qui ont favorisé le foisonnement de cours d'eaux : Argens, ruisseau des Écrevisses, etc.

Les hommes ont su aménager et tirer parti de ces eaux depuis des siècles : nombreux canaux de moulins (celui de La Bouisse en particulier) parfois creusés dans la roche vive, canalisation de l'Argens, canaux de drainage et d'irrigation, eaux industrielles et urbaines.



La plaine de Saint-Estève,
entre Brue-Auriac et Seillons Source d'Argens.

Les plans et bassins

De Seillons au nord de Brue-Auriac, une longue zone plane, vers 260-280 m d'altitude, s'allonge sur plus de 8 km de long et près d'un kilomètre de large, en une sorte de corridor de contact, tertiaire, très souvent occupé, le long de la D 560, par de vastes propriétés de bastides (Saint-Estève, La Bourguignonne, Séguirane). À l'opposé, aux pieds des Bessillons, les plans de Pontevès s'étalent au bas du village perché, drainés par le ruisseau de Pontevès qui participa, dans un passé géologique récent, à la formation



Le village de Varages
et sa falaise.

des travertins de Barjols.

Il y a, enfin, le très beau bassin surbaissé de Tavernes qui s'élargit au nord en ample amphithéâtre d'adret favorable. Il forme tout un espace courbe de 3 à 4 km de large où s'échelonnent, en terrasses surbaissées, la vigne, l'olivier et des parcelles de friches « sociales » – pâtures intercalcaires utilisées par un ou plusieurs éleveurs ovins du secteur, signe de la constante capacité d'adaptation du berger à travers les âges – et avec, à l'horizon sud, les silhouettes tutélaires des Bessillons.

Tufs et travertins : la « pierre de l'eau »

Les eaux, sorties des massifs encadrant l'Arc de Barjols en sources abondantes et nombreuses, sont chargées en carbonates de calcium dissous qui se précipite en forant des tufs.

Ils constituent des barrages-cascades spectaculaires comme celui du Tombereau au nord de Bras.

Les hommes ont beaucoup profité de ces tufs poreux, faciles à tailler et assez résistants, surtout lorsqu'il s'agit de tufs anciens « indurés » qui portent alors le nom de travertins et qu'on rencontre un peu partout. Le vieux Barjols est adossé à des falaises de tufs où se déversent les eaux des écoulements et des sources situées à leur sommet.

La ville a beaucoup utilisé les travertins de ses environs pour la construction des maisons anciennes et des murailles dont une partie est encore visible. La fontaine majeure du chef-lieu, celle de la mairie, doit être retaillée régulièrement pour lui redonner forme, tant les tufs se déposent rapidement...

Le village de Varages est perché sur une « grosse accumulation de tufs calcaires édifiés par les eaux carbonatées (de la source) de la Foux » (J. Nicod), sortant au bas des dernières pentes du massif jurassique dominant le village, au contact avec le trias argileux imperméable.

Une grotte-refuge souterraine est même creusée dans ces tufs. Quant à Seillons Source d'Argens, le vieux village historique et son château sont juchés sur un plateau isolé de travertins, caractéristique, en éperon.



Cascade des Carmes à Barjols.



Saint-Martin-de-Pallières encerclé par la forêt.

Une forêt omniprésente

La forêt, la *silva* des Romains – les selves ici –, est omniprésente. Vues de l'air, les parties défrichées, cultivées, habitées, construites, et leurs villages y apparaissent comme des clairières. Certaines communes comme Esparron-de-Pallières, Saint-Martin-de-Pallières, Seillons, ou même Pontevès, Bras ou Varages comportent 60 à 80 % et plus de leur territoire en espaces forestiers et garrigues. Deux grands types de forêts occupent le pays du Haut-Argens: la forêt « sèche », surtout, et la forêt humide, dans les fonds de l'« Arc de Barjols ». La forêt sèche s'étend sur les collines, et les plateaux ondulés, où la roche affleure souvent, où l'arbre pousse lentement et difficilement et où la forêt comporte des lacunes de garrigue haute, de « landes » à genêt cendré (Tavernes, Bessillons) et de pelouses sèches « à formations steppiques », avec des graminées plus ou moins ligneuses (brachypodes, stipes...), des thymaies, des zones à lavande aspic. La forêt proprement dite est dominée par trois essences, deux autochtones, le chêne vert et le chêne blanc « pubescent » et une plus tardive, le pin d'Alep.



Forêt de chênes verts et blancs.

* : **adret**
un adret (opposé: ubac),
versant exposé au soleil

Une « blaque » dominante

Le chêne vert, aux feuilles persistantes, s'étend au sud et aux adrets*, avec son sous-bois et ses pans de garrigue à chêne Kermès, à romarins, à térébinthes, avec leurs asperges sauvages, leurs garances voyageuses... Le chêne blanc constitue la forêt « secondaire » de taillis, pour l'essentiel (avec ses feuilles sèches d'un beige caractéristique qui durent, à partir de la fin de l'automne, tout l'hiver pour ne tomber que tardivement, quand poussent les bourgeons rosés de ses feuilles nouvelles, au milieu du printemps). Il couvre 60 à 70 % du territoire forestier, avec des sous-bois plus riches et des formations intercalcaires arbustives de garrigues hautes, denses ou ouvertes, avec le genévrier, le genêt cendré, le cornouiller sanguin aux feuilles d'un rouge sombre profond, le cerisier, le pommier et le poirier sauvage – le *perussié* – aussi avec leurs fruits très âpres mais comestibles. Tout un cortège d'orchis, de petits narcisses, d'euphorbes, de graminées, entre des rosiers sauvages et des prunelliers, pousse çà et là. La forêt de chêne blanc ou « blaque » préfère les ubacs et les fonds plus frais et plus humides où elle voisine parfois avec le buis; elle s'étend surtout sur les zones au-dessus de 400-500 m d'altitude, dans le plateau des Selves et dans les secteurs montueux: Bessillons – Varages – hauts de Barjols.



La pinède

La troisième forêt « sèche » est la pinède de pin d'Alep envahissante, odorante et esthétique. Proie facile des incendies, elle est pourtant apte à coloniser les terrains les plus difficiles et peu pourvus en sols. Omniprésente, elle coiffe les « colles » de Varages, de Barjols, de Bras ou de Seillons Source d'Argens, se mélange aux chênaies et les dégrade. Ses sous-bois tapissés d'aiguilles stérilisantes donnent des sols peu accueillants pour les plantes herbacées au contraire des « litières » enrichissantes des feuilles de chêne blanc, autrefois « raclées » et utilisées comme composts par les paysans.

* : **ripisylves**
formations végétales qui se développent sur les bords des cours d'eau ou des plans d'eau situés dans la zone frontière entre l'eau et la terre

La forêt humide

La forêt humide est une originalité du secteur des reliefs en creux de l'Arc de Barjols, des vallées et vallons de l'Argens et de ses affluents: forêt plus ou moins linéaire, ripisylves* de bords de rivières et ruisseaux, plages boisées et allongées de fonds de vallonnements. Des feuillus d'une riche diversité la composent, en ensembles arborés souvent de haute taille: peupliers et saules divers, érables, frênes, aulnes. Leur verdure dense et leurs couleurs

intenses d'automne en font, entre Bras, Brue-Auriac et Barjols surtout, un extraordinaire ensemble paysager en contraste absolu avec les austères « blaques » ou les pinèdes sombres de la forêt sèche. De façon générale toutes les forêts progressent inexorablement et colonisent les friches et terrains abandonnés par l'agriculture: la « fermeture » des paysages par des forêts de médiocre venue est un fait préoccupant en Haut-Argens.

Forêt humide au bord de l'Argens.





Culture d'oliviers en restanques.

L'aménagement des paysages

Partout, les espaces défrichés et cultivés l'ont été depuis plus de trois mille ans grâce aux efforts de « construction » de l'espace agricole par l'homme du Haut-Argens : « ribes »* consolidées, talus d'épierrage et contre-pentes surbaissées, basses ou hautes terrasses aux murettes bien appareillées en base de parcelle, ou barrant les vallonnements à fonds relativement plats...

Rares sont les parcelles de labours et à plus forte raison de vignes et d'oliviers qui ne soient soutenues et encadrées par une armature de pierre sèche en échelons ou « restanque ». Un regard attentif mesurera l'ingéniosité de cet aménagement, souvent en trames rayonnantes autour des villages, comme dans les terroirs entourant Tavernes ou Seillons. La raison en est simple : sans ces aménagements, dans un espace au climat méditerranéen avec de violentes pluies d'automne succédant à de longues sécheresses et chaleurs, l'érosion des terres, presque partout pentues, serait destructrice.

* : ribe
: bord d'un champ.

La vigne

Dans les paysages cultivés, la vigne est reine ; elle reste la culture omniprésente et emblématique avec l'olivier qui l'accompagne, plus modestement, dans presque toutes les communes. Première venue, la vigne fut proliférante, envahissant tous les terroirs, après la crise du phylloxera : pentes et plans de Seillons, de Brue-Auriac, de Pontevès, cuvette de Tavernes, penchants et plans de Barjols et de Varages, fonds de la « gouttière » de Saint-Martin-Esparron et même fonds de vallons et pentes des « colles » de Bras. Elle occupait récemment 1275 ha au total dans



Paysage de restanque à Bras.

les neuf communes soit plus du tiers des surfaces agricoles travaillées. Mais de grandes différences paysagères et socio-économiques existent entre les communes. Certaines restent fondamentalement viticoles : Seillons, avec 63 % de terres communales utilisées en vigne, Bras, 58 %, Brue-Auriac, 52 %. Mais, dans les communes septentrionales, un grand recul a eu lieu. La vigne a perdu près de 50 % de sa surface en 30 ans. Ceci s'explique par plusieurs raisons : le climat, la structure foncière (exiguïté des propriétés de nombreux petits exploitants constituant la modeste démocratie viticole des coopérateurs), des encépagements améliorateurs insuffisants, des caves coopératives trop petites matériellement et technologiquement,



une baisse de la consommation de vin en France et une concurrence des vins étrangers. Le fait est que plusieurs caves coopératives, construction collective emblématique de la vie économique de la commune depuis les années 1910-1920, ont fermé ces dernières années. Le maintien de la vigne, dans les paysages et l'économie, s'explique par un réencépagement de qualité et une modernisation – concentration des caves restantes et développement des grands domaines aux caves privées dynamiques. Dans les paysages viticoles, on appréciera facilement les profondes différences technico-économiques entre viticulteurs en observant la juxtaposition entre les petites vignes encore plantées en « gobelets » traditionnels et les parcelles viticoles aux vignes linéaires modernes, aux sarments tirés en cordons sur fils de fer, prêtes à la vendange mécanique. Le classement en appellation « Coteaux varois en Provence » (72 % de la superficie viticole) a beaucoup contribué à améliorer la qualité, à revivifier une culture menacée.

Les oliviers

L'olivier a une histoire récente inverse de celle de la vigne. L'arbre, symbole lui aussi de la région, quelque peu délaissé depuis le début du XX^e s., fut terriblement atteint par le grand gel de l'hiver 1956. Il fallut recéper de très nombreux arbres, c'est-à-dire couper les troncs et branches mortes presque au ras de la souche d'où repartent les rejets-troncs. De là l'aspect hétérogène de beaucoup d'olivaies du pays du Haut-Argens, mêlées de quelques vieux oliviers ayant résisté et d'arbres de plantation plus récente, en particulier à Tavernes. Dans le pays du Haut-Argens, les oliviers sont souvent en zones de parcelles intercalées dans les vignobles ou sur des terrasses un peu plus hautes que celles des vignes. On en trouve parfois dans des endroits tout à fait imprévus, dans les petits adrets isolés dans les collines de Bras, de Barjols, de Pontevès, de Varages... Les coopératives oléicoles, moulins souvent accouplés à leur création aux coopératives viticoles (La Varageoise, La Tavernaise), sont des clefs de la vie oléicole actuelle.

Profonde mutation des paysages

Dans le monde contemporain du Haut-Argens une mutation socio-démographique importante est en train de changer profondément les rapports des hommes au paysage et aux communautés. Les agriculteurs, base de la société locale, constructeurs et « jardiniers » de l'espace sont de moins en moins nombreux : 334 au total dans les neuf communes, dont seulement 92 « agriculteurs professionnels », pour une population totale qui avoisine 12 000 habitants. Les vieux villages du Moyen Âge et des XVII^e et XIX^e s. s'étoffent de villas et de petits lotissements pavillonnaires, du pourtour de Seillons aux basses pentes dominant Tavernes et de Bras à Brue-Auriac. Dans ces nouvelles résidences s'est installée aussi une nouvelle population, en grande partie « pendulaire », allant travailler quotidiennement vers les centres d'activités fixés sur la N 7 et l'autoroute, mais aussi vers Marseille et sa région.

La longue histoire des hommes

Dans ce pays calcaire, riche en forêts, en rivières et en sources abondantes, l'homme a trouvé à toutes les époques une terre utile à sa subsistance, favorable à son activité et propice à ses refuges comme à ses résistances.

Les plus anciennes traces

L'arrière-pays varois, entre la haute vallée de l'Argens et le Verdon, n'a jamais cessé d'être occupé par l'homme, mais, pour les périodes anciennes, les recherches y sont inégalement avancées. Ce n'est qu'à partir de l'âge du Fer (du VIII^e au I^{er} s. av. J.-C.) que les sources écrites grecques et latines et les découvertes archéologiques – qui ne cessent de s'accumuler au gré des prospections et des fouilles – autorisent une meilleure connaissance de l'occupation de ces terroirs.



Oppidum de Montmayon (Varages).

Pour le deuxième âge du Fer (V^e-II^e s. av. J.-C.), Strabon et Pline nous apprennent que les populations de ce pays sont des Celto-Ligures, issus d'un vieux fonds indigène – les Ligures –, enrichis à partir du V^e s. des apports celtes. La vallée de l'Argens est alors intégrée dans le vaste territoire de la confédération des Salyens, qui s'étend du Rhône au Loup et de la Méditerranée à la chaîne du Luberon et aux Gorges du Verdon. L'habitat est alors essentiellement un habitat groupé de hauteur, formant un réseau de villages fortifiés, des oppidums : c'est le cas du *Gros Bessillon* à Pontevès, du *Castellas* à Barjols, du *Signal* à Bras, du *Collet du Biaou* à Saint-Martin-de-Pallières, de *Montmayon* et de *Bousque Boulène* à Varages. Certains habitats se sont aussi développés ponctuellement dans les plaines et les vallées. L'économie tourne alors autour de l'agriculture, de l'élevage, de l'artisanat et de la chasse.



Pièce de monnaie à l'effigie d'Auguste.



Biface préhistorique.

Les noms de lieux

De la période protohistorique datent aussi plusieurs toponymes que les linguistes ont expliqués comme « pré-indo-européens ». Ce terme conventionnel recouvre des langues hypothétiques antérieures aux langues du bloc continental eurasiatique. C'est à cette origine qu'on peut sans doute rattacher des noms liés à l'eau comme celui du Var, de Varages, à partir d'un radical hydronymique *VaR- ou celui de Bras, dont le thème *br-asc- désignait la boue, la terre imbibée d'eau, ce qui était le cas avant que les Romains ne drainent le grand marécage de cette plaine. Quant au nom de Barjols, il remonterait à un radical *BaR-G désignant un rocher ou une hauteur ; et Brue-Auriac viendrait du celtique *brucus, la bruyère.

- * **dolia**
grosse jarre en terre cuite
- gentilice**
nom porté par tous les membres
d'une même gens (famille, clan)
chez les Romains

L'Antiquité romaine

C'est à partir du milieu du II^e s. av. J.-C. que les Romains entreprirent de s'établir progressivement en Gaule méridionale, plus précisément en se rendant maîtres en 125 des territoires occupés par les Ligures et les Salyens, précédemment hellénisés par l'intermédiaire des colonies massaliotes du littoral (Marseille, *Olbia*, Antibes et Nice). Quelques années plus tard, tout le midi et le sud-est de la Gaule formaient la *Provincia*, la province romaine par excellence, qui fut dès lors progressivement mais intensément romanisée. En 22 av. J.-C., cette province, dont Narbonne était la métropole, prit le titre de Narbonnaise et c'est en fait avec l'époque d'Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) que les changements apportés par la romanisation se firent réellement sentir dans l'ensemble du pays. Le territoire Provence d'Argens en Verdon, à l'écart des grandes voies de communication et alors partagé entre les cités romaines d'Aix à l'ouest et de



Statuette romaine.

Fréjus à l'est, est dès lors intensément mis en valeur, ce dont témoigne l'accumulation des données livrées par l'archéologie. On y trouve, essentiellement dans les vallées fertiles, un habitat rural dispersé relativement dense – 70 sites d'habitat ont été à ce jour localisés dans les neuf communes dont une douzaine de grandes exploitations rurales (*villae*), comportant chacune une partie agricole (*pars fructuaria*) et une partie résidentielle (*pars urbana*), quelquefois alimentées par de petits aqueducs (Bras, Seillons). Aucune d'entre elles n'a été à ce jour systématiquement explorée, mais toutes ont livré, par prospections ou découvertes fortuites, des vestiges de bâtiments et de matériaux de construction, des sols mosaïqués ou bétonnés et, en quantité, des vestiges de mobilier (vaisselle en céramique ou en verre, objets métalliques de toutes sortes, outils agricoles, pressoirs, grandes jarres pour le vin ou l'huile – *dolia**)... C'est le cas à *Gigery*, à *Saint-Étienne* et à *Saint-Jaume* à Barjols ; aux *Esclaveaux* à Pontevès ; à *la Séguieranne* et à *Cantarelle* à Brue-Auriac ; à *Fontcouverte-Le Carteret* à Bras ; à *la Rouvière* à Seillons ; à *Notre-Dame du Revest* à Esparron etc. Des sites de cimetières ont été également repérés à Brue-Auriac (*les Gravières*, III^e s.), à Seillons, à Saint-Martin (*la ferme du Logis*), et des inscriptions funéraires à Bras (*la Plaine Saint-Jean*) et à Esparron (*N.-D. du Revest*, où elles sont déposées dans la chapelle). À en juger par le mobilier mis au jour, tous ces sites semblent avoir été occupés continuellement du I^{er} au V^e s. de notre ère. Ont également été repérés dans le même secteur des fours de métallurgistes (*les Ferrières* à Pontevès) et des fours à tuiles (*la Tuilière* à Bras).



Inscription provenant de l'ancienne villa du Revest à Esparron-de-Pallières.

La villa du Revest

Parmi tous ces sites gallo-romains, l'un des plus riches est sans doute la grande *villa* du Revest à Esparron. Outre le mobilier important de la *pars urbana*, de nombreux fragments de *dolia*, des éléments de cuves, de sols en béton de tuileau, de pressoirs encore en place et d'un silo laissent penser qu'il y avait là une *villa* viticole importante qui a pu perdurer pendant six siècles. C'est en outre sur ce site que fut édifiée au XII^e s. la chapelle Notre-Dame du Revest, relevant de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. À bien des égards, ce lieu attachant et riche d'histoire méritait son classement au titre des Monuments historiques et des Sites.

Toponymie latine

Enfin, c'est du temps des Romains que nous viennent aussi un certain nombre de noms de lieux-dits et d'agglomérations : Tavernes (du latin *tabernae*) nous rappelle que des auberges-relais existaient sur la voie qui allait de Saint-Maximin à Riez ; Auriac est un de ces noms de domaines en *-acu* formés sur un gentilice* gaulois, *Aurius*, ce qui donna *Auriacum* ; et le nom du fleuve Argens a été formé sur l'adjectif *argenteus*. Enfin, si le nom d'Esparron vient bien du provençal *esparroun*, ce n'est qu'en raison de l'héritage du bas latin *sparro* (barreau, barre, pour évoquer sans doute la barre rocheuse).



Ancien castrum Saint-Pothin à Varages.

Le Haut Moyen Âge

Cette période est très mal documentée. Les textes sont quasi inexistantes et les données archéologiques rares. Aux troubles dynastiques s'ajoutent, à la fin du IX^e s. et durant le X^e s., une succession de raids sarrasins. La Provence intérieure est d'abord désertée, puis après la prise du Freinet (972), commence, sous l'autorité des grandes familles, la reconquête des espaces délaissés. Le prieuré d'Esparron qui avait succédé à une villa gallo-romaine à l'époque carolingienne est « détruit par les païens », vers 920. Le Petit Bessillon à Pontevès porte des vestiges d'habitat du Haut Moyen Âge. Entre Saint-Martin et Varages existe une « église fondée en l'honneur de sainte Marie aux temps antiques, sur le mont appelé Valanzola » comme le rappelle une donation de la fin du XI^e s. De nombreux lieux de cultes qui sont donnés ou rendus à l'Église durant le XI^e s., datent du Haut Moyen Âge. D'autres signes indiquent l'abandon et la destruction des terroirs. Les textes font référence à des termes globalisants pour désigner les lieux: *territorium*, *locum*, *val*. Encore vers 1050, ils mentionnent des maisons (*casae*) en ruine.

De l'An Mil à la fin du XIII^e siècle

La mise en place du réseau castral (XI^e-XII^e s.)

À partir d'un habitat dispersé dont l'existence est attestée à Tavernes et à Brue, la population se regroupe peu à peu autour de points forts (Pontevès, Esparron, Saint-Martin, Seillons, Brue, Auriac, Varages, Saint-Estève, Bezaudun, Bras) ou d'églises (Barjols, Tavernes, Varages). Ce mouvement de concentration de l'habitat s'opère aux XI^e et XII^e s. alors que la population croît. La nécessité de nourrir des habitants toujours plus nombreux pousse à conquérir de nouvelles terres à la périphérie des terroirs. Ainsi naissent, à partir des années 1175, de nouvelles communautés d'habitants: les Bastides (d'Esparron, du Prévôt, de Pontevès).

Un carrefour d'influences

Ce territoire est au point de jonction de trois évêchés (Aix, Fréjus, Riez). Dès le XI^e s., l'implantation monastique y est forte. L'abbaye Saint-Victor de Marseille a en charge la plupart des prieurés (à Bras: Saint-Eucher; à Esparron: Saint-Jacques et N.-D.; à Seillons Source d'Argens: Saint-Pierre; à Pontevès: Notre Dame; à Barjols: Notre Dame; à Brue: Notre Dame; à Auriac: Saint-Syméon). Alors que Montmajour, directement ou par l'intermédiaire de Correns, reçoit Varages, Bezaudun et Saint-Martin. La géographie ecclésiastique se modifie au cours du XII^e s. avec l'émergence des paroisses et le développement de nouvelles entités religieuses (collégiale de Barjols, Templiers à Bras, monastère de moniales de La Celle).



Chapelle templière de Bras.

L'influence des grandes familles sur le territoire, partagé au XI^e s. entre les Pontevès, les Baux-Rians et les vicomtes de Marseille, se dilue au fur et à mesure de la fragmentation de l'espace, de la dissolution des patrimoines seigneuriaux et de la progression du pouvoir comtal. Deux principaux axes de passage irriguent ce territoire. Une voie ouest-est parallèle à la voie Aurélienne, reliant Aix à Draguignan, passant aux abords d'Esparron, Saint-Martin, Varages et Tavernes. Des routes nord-sud, des plateaux céréalières de Haute-Provence vers la côte. La route du sel, arrivant d'Hyères et de Toulon, passe notamment par Brignoles, le pont de Châteauvert, Barjols et file vers Riez par Tavernes et le pont de Quinson. Une autre branche croise la voie Aurélienne à Saint-Maximin et remonte par Seillons, Brue et Varages. L'activité tourne autour des produits agricoles et de leur transformation. Les établissements religieux semblent s'intéresser précocement à l'élevage, pratiquant dès le XII^e s. la transhumance. Partout où l'eau peut être canalisée, l'énergie hydraulique anime des moulins. Un artisanat naît alors autour du traitement de la laine et des peaux, spécialement à Barjols et à Varages où s'allient l'abondance de l'eau et la déclivité.

L'apogée médiéval

L'essor démographique et le développement des campagnes atteignent un sommet au début du XIV^e s. Quinze communautés d'habitants existent alors sur le territoire. Tous les villages pourvus d'une enceinte débordent des remparts. Bourgs neufs et bourgades fleurissent. Les maisons construites à la chaux dominent, mais 20 % des bâtiments sont encore en matériaux non liés (casaux). À Barjols, la collégiale est rénovée (chœur et première travée); un couvent d'Augustins prend le relais des Frères du Sac qui étaient présents dès 1251; le comte de Provence, devenu en 1278 propriétaire du château, crée en 1322 une nouvelle circonscription administrative ayant pour chef-lieu Barjols et y installe une cour de justice. Les châteaux seigneuriaux se transforment (Pontevès, Saint-Martin). La hiérarchie des villages est bien différente de l'actuelle.

Le temps des crises: 1350-1480

L'absence d'innovation ainsi qu'une succession d'épisodes frais et d'étés pourris, à partir de 1303, rendent fragile l'équilibre entre la production agricole et la population. C'est donc dans un contexte de famines que survient la Grande Peste de 1348. À cette terrible épidémie et ses retours fréquents s'associent des troubles militaires liés à des problèmes dynastiques. L'impact de ces malheurs est considérable et durable. Barjols perd 50 % de ses habitants entre 1346 et 1365, 71 % entre 1346 et 1437. Aux mortalités s'ajoutent les destructions des gens de guerre. Les communautés d'habitants les plus fragiles sont désertées en premier (Auriac, La Bastide du Prévôt, Bezaudun, La Bastide de Pontevès, La Bastide d'Esparron), puis dans le premier tiers du XV^e s., Brue, Saint-Estève et Pontevès sont abandonnés. Leurs habitants vont se



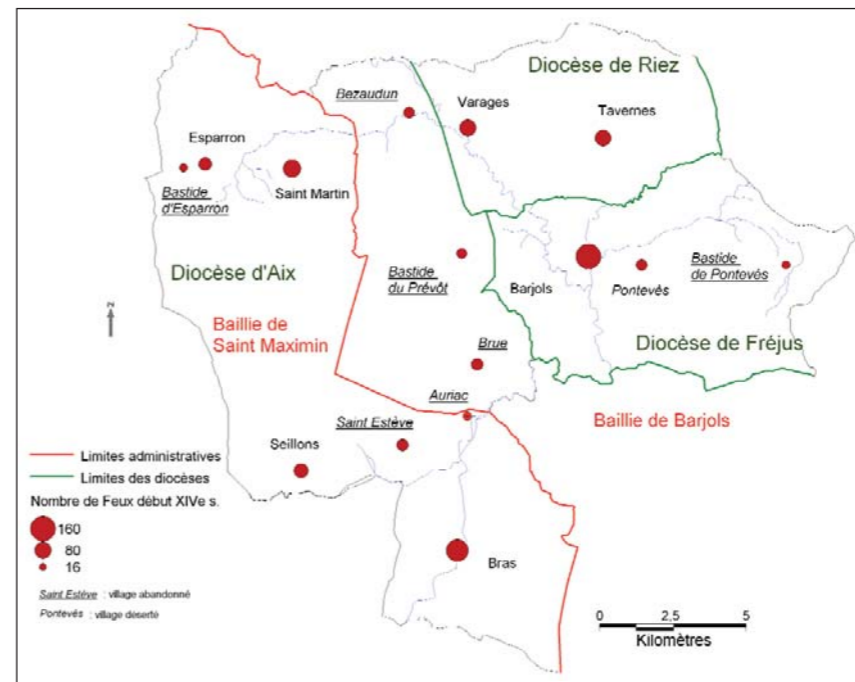
Porte des Externes à Barjols.

réfugier derrière les remparts (Barjols, Esparron).

Au XV^e s., avec la dépopulation, les seigneurs ont développé considérablement l'élevage, ovin en particulier, profitant des terres abandonnées. Ce secteur est un des lieux de rassemblement et d'hivernage d'importants troupeaux. En 1425, 7 000 bêtes sont regroupées à Esparron.

L'enquête de 1471 montre que le nombre de feux* a diminué de 71 % depuis le début du XIV^e s. Sept sites d'habitat sur 15 sont définitivement désertés. Esparron compte 14 feux, Bras 12, Seillons 8 et Saint-Martin 3. Seuls, Barjols avec 121 feux, Varages avec 57 et Tavernes avec 42 demeurent des villages conséquents.

* feux
: unité de compte fiscal du Moyen Âge
: correspondant à un foyer





Porte de l'hôtel des Pontevès à Barjols (1532).

Vers la Renaissance: 1480-1560

Certains signes ne trompent pas qui annoncent la fin des calamités. Les seigneurs facilitent l'installation d'habitants étrangers à la région. Pontevès, inhabité vers 1430, est repeuplé par une trentaine de familles ligures en 1477. Même sur les terroirs désertés, les terres sont remises en culture. Les habitants des villages voisins y construisent des « bastides », occupées seulement au moment des gros travaux. Brue en compte 29 en 1540. Paysage de bastides isolées qui persiste de nos jours. Certains seigneurs récupèrent à leur profit les terres délaissées, créant de grandes entités foncières encore repérables (Saint-Estève, la partie est de Pontevès). Les villages se transforment. Certains

secteurs sont délaissés, comme la colline Saint-Pierre à Bras. De nouvelles places sont créées à l'extérieur des enceintes. Les maisons de notables portent la marque de ce renouveau. À Barjols, les Pontevès marquent leur rang par le portail en façon d'arc de triomphe. À Bras, la maison dite « la Solaire » s'habille de fenêtres à meneaux. Le désir de restaurer et d'agrandir les églises s'exprime également, comme à Barjols. En 1518, la population a presque triplé depuis 1471, et même presque décuplé à Bras. C'est dire l'impression de renaissance qu'ont dû ressentir les contemporains. Mais sa répartition et la hiérarchie des villages n'ont plus rien à voir avec ce qu'elles étaient en 1300.



Charles d'Arcussia.

Sous l'Ancien Régime, Bras, Seillons, Esparron et Saint-Martin-de-Pallières forment la partie orientale de la viguerie (circonscription fiscale et judiciaire) de Saint-Maximin; les autres communes constituent le cœur de celle de Barjols. L'ensemble dépend de la sénéchaussée de Brignoles, siège d'un tribunal plus important.

Des guerres de Religion à la Révolution

Un bastion des guerres de Religion

Les grands lignages de la noblesse locale jouent un rôle de premier plan pendant les guerres de Religion. Dès 1561, Durand de Pontevès, seigneur de Flassans, et son aîné, Jean de Pontevès, comte de Carcès, sont les chefs du Parti catholique. Lorsqu'en 1562, le roi met en vigueur le premier édit qui autorise le culte réformé, Pontevès-Flassans massacre les protestants de Tourves et s'enferme dans Barjols. Le comte de Tende, gouverneur de Provence, et le chef du parti protestant, Richieu de Mauvans, prennent d'assaut Barjols; 600 catholiques auraient été massacrés et les reliques de saint Marcel brûlées. Après la mort de Pontevès-Carcès en 1582, son neveu Hubert de Vins organise la Ligue catholique avec les « Carcistes », mais il est tué devant

Grasse en 1589. Son neveu Gaspard de Pontevès-Carcès poursuit la lutte avec ses parents, H.-L. de Castellane-Bezaudun, B. de Castellane-Ampus et J. de Castellane-la Verdrière. Contre l'héritier du trône, le protestant Henri de Bourbon (futur Henri IV), la belle-sœur de Vins, la comtesse de Sault, fait appel à Charles-Emmanuel, duc de Savoie et neveu d'Henri II, dont les troupes passent en 1590 le Var et avancent jusqu'à Signes, occupant la plupart des petites villes fortifiées, dont Barjols. À Esparron-de-Pallières, elles se heurtent à la résistance du seigneur retranché dans son château, Charles d'Arcussia, fidèle à l'héritier légitime. Le duc parvient en novembre jusqu'à Aix mais le Parlement refuse de le proclamer comte de Provence. Il est battu le 15 décembre 1591 par l'armée royaliste à Vinon. Les Savoyards repassent le Var en mars 1592.

La conjoncture économique des XVII^e-XVIII^e siècles

L'économie agricole de cette partie de la Provence connaît aux XVII^e et XVIII^e s. trois phases. Dans la décennie 1590 commence un long siècle de croissance qui s'achève vers 1690. Cette croissance, atypique pour la seconde moitié du siècle dans le contexte français et européen, serait suscitée par la poussée de la demande alimentaire, due à l'augmentation de la population. Elle a pu être rendue possible par des défrichements, la remise en culture de terres et la conquête, parfois imprudente, des friches pentues. Il semble qu'une phase de marasme s'installe ensuite vers 1690 et dure plusieurs décennies. Puis de 1730 à 1785, revient un temps de croissance modérée, qui ne retrouve pas l'élan de celle du XVII^e s.

La démographie

S'il est difficile d'estimer la population des XVI^e et XVII^e s., l'on dispose de deux dénombrements pour le XVIII^e s., celui attribué à l'intendant Lebreton en 1716 et celui de 1765, dit d'Expilly, du nom de son éditeur, organisé par l'administration du Pays de Provence. La hiérarchie des agglomérations qui s'en dégage met au premier rang la petite ville de Barjols, 560 familles et 2988 habitants en 1716, 2454 en 1765. Viennent ensuite des bourgs ou « villages urbanisés », agglomérations d'environ un millier d'habitants qui présentent des aspects urbains en réduction: Tavernes, 1530 habitants en 1716, 1260 en 1765, Varages, 995 en 1716 et 1124 en 1765, Bras, 965 habitants en 1716 et 1004 en 1765. Brue tendra à rejoindre ce petit groupe à la fin de l'Ancien Régime. Des villages se situent autour de 500 habitants dans les deux dénombrements: Esparron-de-Pallières (493 et 568), Pontevès (680 et 521), Saint-Martin-de-Pallières (290 et 451). Parmi les très petites localités, Seillons passerait de 238 habitants en 1716 à 164 en 1765. Bezaudun et Auriac-Saint-Estève ont 48 et 41 habitants en 1716 et toutes deux 93 en 1765. La Bastide du Prévôt (la Bastidonne) a 58 habitants en 1716, 50 en 1765. Devenues communes en 1790, elles seront toutes trois rattachées à une commune voisine en 1840.

Groupe statuaire de l'Assomption, église de Saint-Martin-de-Pallières.



Réforme catholique et art baroque

Au cours du XVII^e s. la Réforme catholique issue du Concile de Trente (1545-1563) entre progressivement en application à travers la Provence. Elle suscite un regain de ferveur qui se traduit par la reconstruction, l'agrandissement ou la création d'églises et chapelles (ainsi Notre-Dame-de-Bellevue à Tavernes) et surtout le renouvellement du mobilier des églises (retables baroques sculptés, orgue de Barjols). De nombreuses confréries pieuses de laïcs se créent: du Rosaire, des Pénitents. Ces derniers revêtent pour les processions et enterrements un « sac » à cagoule qui leur assure l'anonymat; ils ont leur propre chapelle (Bras en eut deux). Barjols avait déjà un couvent de religieux Augustins, qui fut reconstruit au XVII^e s. Les religieux de l'ordre du Carmel s'y installent et créent une étonnante église troglodytique. S'y établissent aussi les Ursulines, religieuses qui tiennent un pensionnat de jeunes filles.

La production agricole

Les productions de Barjols et de la plupart des communautés de sa viguerie sont, selon le dénombrement de 1716 :

« blé, seigle, orge, avoine, vin, huile, fruits, légumes, amandes, noix et peu de fourrages et de chanvre et de soie ».

La polyculture méditerranéenne associe souvent « en complant » des cultures céréalières de plein champ à des rangs d'oliviers ou de vignes, parfois aussi d'amandiers. La production de foin est modeste dans ces vallées où la terre alluviale est en bonne partie consacrée à quelques chènevières* et surtout aux cultures maraîchères et fruitières, irriguées par des dérivations des cours d'eaux ou même arrosées à la main. Les fruits sont en particulier des prunes destinées à être séchées, dites couramment « Brignoles », car la ville voisine s'en est fait une spécialité depuis le XVI^e s. Le noyer produit à la fois des fruits secs, de l'huile et un bois recherché pour l'ameublement. Un petit élevage de vers à soie sous-entend des mûriers. Il convient d'ajouter l'importance de l'incult, la « terre gaste » qui sert de terrain de parcours aux troupeaux et les espaces boisés. L'enquête ovine de 1782 compte 13 342 moutons dans cette partie de la viguerie de Barjols.

Cultures alternées (oullière).



* : chènevières
: champs de chanvre

Des activités industrielles multiples

Barjols et les communes voisines tirent parti de leurs cours d'eaux et leurs sources pour transformer toutes sortes de produits. Dès le XV^e s. des activités de tannerie existent; en 1608 Henri IV accorde des privilèges au sieur Vaillant pour installer à Barjols une tannerie qui traite les peaux des troupeaux locaux et celles venues des Préalpes. L'on trouve aussi, là où la force motrice de l'eau peut être utilisée, des moulins à farine et à papier – 2 de ces derniers à Barjols et 2 à Varages en 1758. Enfin un tissage diffus des « cadis », draps grossiers destinés aux habits des soldats, marins et paysans.

Deux communes eurent une histoire originale. À Varages, la vieille activité des potiers est métamorphosée en 1695 lorsqu'un membre de la famille des faïenciers Clérissy de Moustiers y installe une faïencerie. Une enquête de 1740 y signale aussi que le sieur



Assiette en faïence de Brue-Auriac (musée de la faïence, Moustiers).

« de Caila » (Queylard?) y a installé une verrerie qui occupe sept ouvriers et consomme 70 à 80 quintaux de bois par jour, pris dans ses propriétés. Il fabrique « les pièces difficiles, comme fanaux, chandeliers, compotiers, pièces nécessaires aux physiciens, chimistes, parfumeurs, lampes, bénitiers, etc. ». Plus étonnant encore est la destinée de Brue. Ce village est « inhabité » en 1471; il compte 23 familles et 98 habitants en 1716 et 832 en 1765. La seigneurie a été acquise en 1746 par un négociant marseillais, Georges Roux de Corse (1703-1792), enrichi par le commerce des Antilles. Il obtient du roi en 1750 son érection en marquisat et y crée un village nouveau. Il le dote de trois tanneries, une chapellerie, cinq ateliers de textile lainier et cotonnier et une grande manufacture « pour le tirage, la filature et le moulinage des soies », pour laquelle il espéra vainement obtenir un privilège royal. Des revers de fortune le conduisirent à la faillite en 1774 et il mourut ruiné à Brue.

Le Var moderne et contemporain

Au lendemain de la Révolution

En 1790, la Provence est administrativement partagée en quatre départements, dont le Var qui devient un département frontalier – le fleuve du même nom marquant la limite avec la Savoie. De ce fait, le Var est en première ligne avec les guerres de la Révolution. Les Varois ont d'abord largement adhéré aux idées nouvelles comme le prouve la vitalité des sociétés populaires, comme celle de Barjols. Mais ils se divisent entre royalistes et républicains, entre jacobins et fédéralistes.

De nombreuses violences ont lieu pendant une dizaine d'années. Les forêts du nord-ouest du Var et le Bessillon deviennent des zones refuges et de brigandage pour les bandes composées de royalistes et de déserteurs. À Varages et Tavernes, on note les méfaits de bandes bien organisées – parmi lesquelles quelques femmes! – capables, non seulement de s'attaquer aux voyageurs isolés, mais aussi d'opérer des descentes dans les villages.

Les clivages nés de la Révolution marquent profondément la région et sont à l'origine de la coupure entre Blancs, cléricaux, royalistes, qui dominant sous la Restauration et même après, et les Rouges, républicains, anticléricaux. Les uns et les autres s'organisent en cercles et chambrées. Mais de ces années d'insécurité émerge, chez les autorités, l'image d'un pays difficile, indiscipliné et qu'il faut tenir fermement. L'opposition à cette politique autoritaire a joué un rôle dans la maturation d'un désir collectif de résistance et de liberté.



Un berger et son troupeau dans le village de Saint-Martin-de-Pallières.

les *olivades*, puis le moulinage fournit au début de l'hiver. Cette ressource essentielle va être durement touchée par le gel de l'hiver 1820 qui décime les arbres par milliers.

L'élevage fonctionne en partie de façon solidaire avec l'agriculture par la pratique des *vastières*, garde des troupeaux de passage dans les vergers pour les fumer. Le berger sans propriété foncière, l'*herbacié*, « achète des herbes » c'est-à-dire le droit de faire pâturer les troupeaux sur tel coin de plan ou de colline. Seules, les grandes bastides ont assez d'espace et d'aisance pour nourrir leur bétail. Selon les saisons, les bêtes se déplacent dans un aller-retour de petite et grande transhumance le long des larges pistes qui leur sont réservées, les *carraires*, encore empruntées aujourd'hui par les rares bergers qui transhument à pied. La forêt qui couvre la plus large partie de ce nord-est varois et qui offre de multiples ressources, est soumise à d'importants défrichements après la Révolution: le bois sert à la menuiserie, à la confection des outils, au chauffage des maisons et du four banal, à l'exploitation de l'écorce des chênes pour les tanneries; et peu à peu, elle recule devant l'olivier qui grimpe, sur les terrasses, le long de ses pentes.

L'économie

L'arrière-pays varois, avec le XIX^e s., ne change pas fondamentalement de physionomie. Il demeure majoritairement agricole, avec la perdurance de manufactures locales: faïenceries, tanneries, papeteries, tuileries. Les piliers de l'économie restent l'olivier, la vigne, le blé et l'élevage du petit bétail (moutons, chèvres, cochons). Et cela ne changera guère jusqu'aux années 1950. Les cultures sont souvent associées sur les mêmes terres, selon le système des *oullières* ou des *fiélagno*, termes locaux – qui ont perduré jusqu'à nos jours – pour désigner l'alternance de rangées de ceps et de bandes de blé ou de légumes. L'espace cultivable est récupéré sur les pentes par les terrasses de cultures ou *restanco*, plantées en vigne. L'huile d'olive, récoltée partout, est à la fois une culture utile (pour la nourriture, l'éclairage au *calen* ou la savonnerie) et une culture « sociale » à la portée de beaucoup par la facilité d'acquisition des vergers et le travail que la cueillette,

Les petites industries qui sont nées aux siècles précédents connaissent leur apogée dans le premier quart du siècle, et particulièrement les tanneries de Barjols qui enregistrent là leur plus gros développement. On y tanne essentiellement des peaux de bovins destinées à la chaussure. Les centaines d'employés qu'elles font vivre donnent à ce gros bourg terrien un caractère de petite cité ouvrière à l'heure des entrées et des sorties du personnel, ponctuées par les appels stridents des sirènes des usines.

La population

Elle se groupe majoritairement dans les « villages urbanisés », dont Barjols, Brue-Auriac et Varages sont de bons exemples. Là se côtoient des nobles revenus au village, des notables-industriels (dont les « fabricants-tanneurs »), des « bourgeois » post-révolutionnaires, des négociants, des artisans, des marchands et aussi des ouvriers et des paysans, au sens provençal de *pàisan*, « cultivateur habitant le village ».

Entre 1765 et 1814 la population des communes a globalement augmenté,

tendance confirmée dans les décennies suivantes où Barjols, Bras, Tavernes et Varages ont atteint une densité jamais égalée depuis (plus de 3000 habitants à Barjols en 1814 et autour de 1500 dans les trois autres localités).

Dans les campagnes, restent les *meinagié*, propriétaires-agriculteurs riches ou fermiers qui habitent les gros domaines, et vivent à l'écart du village, ce qui les fera pencher vers des positions conservatrices et traditionalistes avec le souci de maintenir des régimes politiques garants de leurs possessions.

Barjols, place Victor Hugo au début du xx^e siècle.



Monument dédié à Louis Ferdinand Martin dit « Bidouré », à Barjols.

La République au village

Comme les autres communes du Var, celles du Haut-Argens basculent vers la République au milieu du siècle, avec une forte aspiration à la liberté et à des idées sociales généreuses.

Les populations ont fait l'apprentissage de la politique dans le cadre communal. Les cercles et les chambrées organisent cette vie démocratique locale, d'où l'adhésion souvent enthousiaste à la République de 1848. Mais le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte en 1851 a des répercussions sanglantes et laisse des traces que les commémorations de 1901 et de 2001 ont largement revivifiées. Une douzaine d'habitants de Bras furent emprisonnés ou déportés en Nouvelle-Calédonie ou en Algérie. Cet événement est particulièrement populaire à Barjols avec le drame de Louis Ferdinand Martin dit « Bidouré », un jeune Barjolais « fusillé deux fois » (blessé, puis repris et exécuté) qui symbolise la résistance varoise et ses nombreuses victimes. En 1906, un monument sculpté par Récubert lui a été élevé, qui compte désormais comme un lieu

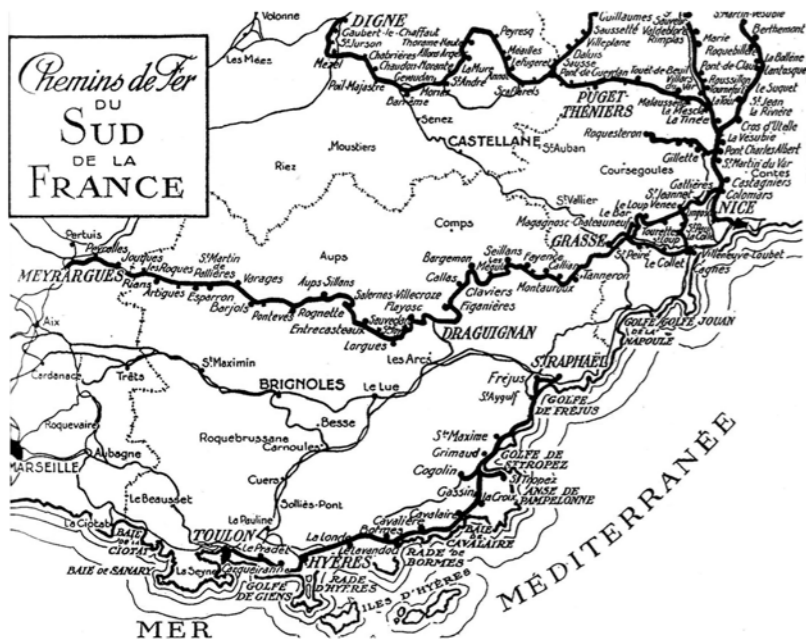
Une toponymie commémorative

Dans plusieurs villages, les noms de rues et de places portent la marque des idéaux républicains. Alors qu'à l'échelle des petites communes a perduré jusqu'à nos jours une toponymie traditionnelle, d'usage – où chaque rue porte le nom d'un repère bien connu et fréquenté (l'église, la « clastre » (presbytère), le château, le four, le cimetière, la fontaine et la « Foux » (source) – la commune de Bras est un panthéon des personnages de la première République (le général Bonnaud, officier de l'armée) et surtout de la troisième (Sadi Carnot, Jules Guesde, Camille Pelletan, Paul Doumer, Aristide Briand). Les espaces publics gardent aussi la mémoire des événements républicains : places de la République, du 14 Juillet, rue du 24 Février 1848 (proclamation de la deuxième République)... Même de façon plus diffuse, ces noms se retrouvent dans d'autres villages du territoire.

de mémoire dans sa commune natale. Cette « tradition républicaine » se confirmera dans les décennies suivantes et jusqu'à la fin du xx^e s., donnant lieu, dans les années 1909 à 1925 à un vif succès du mouvement coopératif, avec la création de 11 coopératives viticoles, implantées dans toutes les communes de l'actuelle communauté Provence d'Argens en Verdon et dont trois seulement subsistent dans le sud du territoire, à Bras, Brue-Auriac et Seillons.

Le cercle de l'Avenir à Barjols.





D'un siècle à l'autre

En 1889, le « train des Pignes » varois est construit. Cette voie ferrée Meyrargues-Nice inaugurée en 1901, qui passait par Esparron-de-Pallières, Saint-Martin-de-Pallières, Varages, Barjols et Pontevès, a constitué un lien socio-économique important. Disparue en 1950, elle est entretenue dans la mémoire collective, en particulier par le souvenir des femmes de chefs de gares qui régnaient sur les petits bâtiments devenus un élément du patrimoine immobilier. L'exode rural du dernier quart du XIX^e s. a vidé les villages d'une partie de leur jeunesse. La Grande guerre a creusé ce vide, si l'on en juge par les monuments aux morts érigés sur toutes les places – entre 6 et 9 % de la population des villages a été décimée. Quant à celle de 39-45, elle a certainement ravivé l'esprit de résistance varois forgé au XIX^e: cette région protégée, éloignée des grands

La gare d'Esparron-de-Pallières.



axes et des grands centres, a été comme toujours une zone de refuge par excellence et de passage des maquis (fin 1943-1944). Résistants et réfractaires pouvaient compter sur la connivence d'une grande partie de la population de toutes les bourgades. Divers réseaux ont pu installer leurs émetteurs ici (Barjols, Varages, Seillons). Barjols et Brue-Auriac ont été durement touchés par la répression allemande et les bois du Bessillon gardent les traces des morts du 27 juillet 1944. Plusieurs monuments – dont deux oratoires – rappellent cette tranche d'histoire.

Aujourd'hui et demain ?

La vie des campagnes a perduré selon les mêmes méthodes de faire-valoir jusqu'à l'arrivée massive de la mécanisation agricole qui ne s'est généralisée qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. C'est à ce tournant des années 1950 que s'amorce un changement économique, social et culturel, avec l'arrivée de l'eau courante dans toutes les maisons mais aussi avec l'abandon progressif de la langue régionale, affaiblie par l'institution de l'école laïque et de l'enseignement en langue française, par les deux guerres et surtout par les nouveaux impératifs du marché du travail. La déprise agricole en effet s'accéléra à partir du dernier quart du siècle et transformera à la fois les mentalités, la physionomie des villages et leur environnement naturel. C'est dans ce demi-siècle que l'on passe en quelques années, « de l'ère de la charrette à l'ère de l'ordinateur ». Les nouvelles populations de « rurbains » ont racheté les bastidons abandonnés, construit de nouvelles villas « provençalisées » par les promoteurs aux confins des villages ou sur les pentes des collines qui n'échappent pas toujours au mitage de l'espace. Les communes se repeuplent en accueillant des habitants travaillant à la ville ou des résidents secondaires, ce qui ne favorise pas le redéploiement des activités commerciales locales. En revanche le mouvement associatif postmoderne qui se fait jour partout, la fête où se célèbrent les traditions du

passé, la foire et le marché où s'exposent les « produits du pays », l'école où se mélangent les enfants d'ici et d'ailleurs sont autant de facteurs qui favorisent l'interconnaissance et le brassage social et culturel. Dans ce Var intérieur contemporain resté préservé, un autre monde naît...

Fête du pain à Seillons Source d'Argens.



Mémoire des pierres : un patrimoine discret

La Provence d'Argens en Verdon est riche d'un patrimoine bâti qui recèle de petits trésors d'architecture, souvent classés au titre des Monuments historiques.

Les églises et les chapelles

Un certain nombre, parmi les églises et les chapelles qui subsistent aujourd'hui, remonte au Moyen Âge. Et parmi celles-ci, beaucoup sortent de la crise des XIV^e-XV^e s. en mauvais état. Dès les années 1540-1550, avec l'accroissement de la population, les communautés d'habitants se préoccupent de les réparer ou de les agrandir. C'est le cas de la collégiale de Barjols dont ne subsistent que le tympan roman avec son Christ en majesté, quelques vestiges du cloître ainsi que le chœur et la première travée (XIII^e s.) Certaines sont abîmées lors des guerres de Religion comme celle de Tavernes. Pourtant, trois chapelles rurales – toutes trois classées comme de

remarquables témoins de l'art roman provençal – ont échappé aux destructions : N.-D. à Brue-Auriac, N.-D. de Bethléem, chapelle templière à Bras, et N.-D. du Revest à Esparron. Cette dernière, presque intacte depuis le XIII^e s., se dresse dans un écrin exceptionnel de chênes centenaires, site classé en 1934.

Le mobilier

L'esprit de la Contre Réforme et l'apogée du catholicisme en Provence ont marqué l'architecture religieuse et les décors des églises qui ont été reconstruites ou agrandies au XVII^e s., avec, parfois le emploi de mobiliers antérieurs. La plupart sont dédiées à Notre-Dame,



Maître autel de l'église de l'Assomption à Saint-Martin-de-Pallières.

telle la chapelle N.-D. de Bellevue, à Tavernes (de 1642, et que jouxte un ermitage de 1643), et deux d'entre elles à N.-D. de l'Assomption. L'église d'Esparron est édifée de 1605 à 1625, sur une terre donnée par le seigneur Charles d'Arcussia, et riche d'un mobilier classé (retables de Saint-Antoine et de Saint-Honorat, tableau du Rosaire, tableau ex-voto...). Celle de Saint-Martin, construite par le châtelain Pierre-Joseph de Laurens, est attenante au château, avec un accès direct à une chapelle privée. On y lit l'influence de l'architecture aixoise et sans doute celle de Pierre Puget, ami de la famille. Il en aurait dressé les plans et sculpté une Assomption de la Vierge, œuvre contemporaine du retable en bois doré. Du XVII^e s. date aussi N.-D. de Nazareth à Varages (1660-1669) qui a conservé une Vierge à l'Enfant du XIV^e et des fonds baptismaux du XV^e qui cohabitent

avec six retables en bois doré du XVII^e s. – dont celui de Saint-Pothin. La collégiale de Barjols s'est enrichie en 1654 d'un superbe buffet d'orgues dû à Jean Pons. À Pontevès, le conseil de communauté décide de se doter d'une nouvelle église en 1666 : là aussi, un peintre aixois, Jean Daret, dessine les plans. Six retables baroques donnent éclat à une architecture très dépouillée. Durant le XIX^e s., se poursuivent les agrandissements des églises existantes, comme N.-D. de Nazareth à Varages ou Saint-Cassien à Tavernes. De nouvelles sont construites : Saint-Georges (en l'honneur du fondateur de la ville, Georges Roux de Corse) à Brue-Auriac (qui ne restera ouverte au culte que de 1858 à 1898) ; l'Immaculée Conception à Seillons (qui connaît à peu près le même destin : elle ne peut être utilisée). Des travées s'élargissent et du mobilier s'ajoute : vitraux et chaire de la collégiale de Barjols, chaire de l'église d'Esparron, nouveaux retables, comme celui qui, orné de colonnes de faïence blanche, est dédié à saint Claude, patron des faïenciers à Varages. Des corps de bâtiments sont reconstruits à la suite de diverses vicissitudes telles que le tremblement de terre de 1887 qui endommage l'église Saint-Cassien de Tavernes. De nouvelles chapelles rurales s'édifient, comme celle de Saint-Étienne à Bras, dont une plaque affiche l'origine « Cette chapelle a été érigée à l'honneur de saint Étienne par la libéralité des paroissiens de Bras l'an de grâce 1845. » Aujourd'hui couverte de graffitis qui s'entrecroisent depuis le début du XX^e s., elle bénéficie d'un site agréablement aménagé dans la colline. Le XX^e s. n'apporte pas de contributions majeures à l'enrichissement du patrimoine religieux. La tendance est parfois même de le « reconvertir » à d'autres usages,

comme les couvents des Carmes et des Augustins, à Barjols, transformés en partie ou en totalité en tanneries ; comme l'église de Seillons devenue salle culturelle. Après la séparation de l'Église et de l'État, certaines municipalités ont souhaité marquer l'entrée des édifices de culte dans le patrimoine communal en affichant sur les façades des églises la devise républicaine « Liberté, Égalité, Fraternité », comme à Barjols ou à Varages. C'est durant ce siècle que plusieurs édifices et un grand nombre d'objets mobiliers ont été inscrits ou classés au titre des Monuments historiques, ce qui assure leur protection et leur sauvegarde, sinon leur réhabilitation.

Les oratoires

La dévotion populaire a planté dans toute la Provence, et ici comme ailleurs, quantité de petits édifices religieux, modestes lieux de culte qui ordonnent l'espace sacré dans chaque village. La plupart de ceux qui sont encore debout datent du XIX^e ou du XX^e s., les plus anciens sont du XVII^e s. Ils sont dédiés à des saints protecteurs, que l'on vénère pour leur notoriété dans l'histoire religieuse, ou leurs vertus de guérisseurs, ou encore en raison d'une légende qui leur vaut la reconnaissance des paroissiens. Il en reste une bonne cinquantaine sur l'ensemble des communes, honorant une trentaine de saints et de saintes. Ils témoignent des dévotions d'autrefois qui vont ici majoritairement à saint Éloi, protecteur du bétail, patron des maréchaux-ferrants et que l'on visitait en procession pour les Rogations*, tout comme saint Marc à Barjols et Esparron. Saint Joseph est vénéré dans quatre communes mais tous les autres dédicataires sont disséminés sur tout le territoire, avec parfois des



Oratoire de Saint-Éloi à Esparron-de-Pallières.

« doublons » comme saint Étienne à Bras, saint Pierre et saint Jean à Esparron qui bénéficient chacun de deux oratoires, construits à des époques différentes. Ce qui est aussi le cas de Barjols qui, en 1945, éleva un second oratoire à saint Marcel patron de la paroisse « qui protégea la ville au cours des combats pour sa libération » en 1944. Dans ce pays plusieurs fois ravagé par les grandes épidémies, il faut souligner la quasi-absence de saint Roch, guérisseur de la peste et la discrétion de sainte Marie-Madeleine, si populaire aux confins de ce territoire mais qui n'est ici présente qu'à Barjols. En revanche, la Vierge compte presque un oratoire dans chaque localité – sous des vocables variés : Notre Dame, N.-D. de Lourdes, du Bon Secours, des Champs, de Bellevue – qui s'ajoutent aux nombreuses chapelles vouées à son culte.

* : Rogations
: fête religieuse printanière au cours de laquelle sont bénies les futures récoltes



Chapelle Notre-Dame du Revest à Esparron-de-Pallières.

Les châteaux entre parcs et murailles

Le territoire est riche en châteaux perchés sur leurs promontoires. Belvédères ouverts sur la Haute-Provence, comme ceux d'Esparron et de Saint-Martin, quasiment jumeaux par la similitude de leur histoire et de leur situation. Pareillement perché, le château de Seillons, détruit à la Révolution, et reconstruit au XIX^e s. Ou celui de Pontevès, inhabitable dès les années 1720. D'abord ouvrages de défense, castellas médiévaux, ils ont été progressivement aménagés avant d'être transformés en demeures de villégiature par des seigneurs possédant des hôtels particuliers à Aix-en-Provence. Les anciens sites médiévaux fortifiés ont parfois été abandonnés définitivement et les demeures seigneuriales reconstruites dans la plaine, comme à Bras et à Brue-Auriac, aux XVII^e et XVIII^e s. Certaines résidences s'enrichissent alors, comme

à Seillons, de *tèso* (francisé en « tèses »), allées d'arbres où l'on tendait des filets pour piéger les oisillons, ou simplement de charmillles et parcs à la mode de Versailles, parfois créés de toute pièce sur de la terre rapportée. Le parc du château de Saint-Martin-de-Pallières en constitue le plus bel exemple.

De la bastide au « bastidon »

La « bastide », terme venu de l'occitan et qui recouvre, selon les régions, des réalités différentes, désigne ici les bâtiments des grands domaines, anciennes fermes seigneuriales (comme Saint-Estève), plus tard propriétés des « ménagers » du XIX^e s. et aujourd'hui de leurs descendants ou de néoruraux viticulteurs, oléiculteurs, ou encore d'étrangers ou de riches citadins devenus *gentlemen-farmers*. On en aperçoit depuis les routes, avec leurs grands pigeonniers et leurs nombreuses dépendances, comme l'Adret à Saint-

Martin, le Grand Adret à Esparron, Saint-Ferréol à Pontevès, Cantarelle ou Colombe à Brue-Auriac et bien d'autres. Le pendant démocratique de la bastide est le « bastidon », calqué sur le diminutif provençal *bastidouin*. C'est une ferme modeste, à l'écart du village, près de la colline. Construits à l'époque moderne, quand la croissance de la population, vers 1830, a obligé les cultivateurs à quitter le village et à s'installer aux marges de l'espace cultivé. Ils sont tombés en ruines ou ont été reconvertis en résidences secondaires. Moins vastes que les bastides, ces fermes isolées sur leurs anciens îlots de défrichement, sont souvent une juxtaposition de bâtiments qui s'ajoutaient les uns aux autres au fur et à mesure des besoins des hommes, des bêtes et de l'activité agricole. À noter que cet emboîtement s'est toujours fait, dans le passé, dans une harmonie de lignes et de couleurs qui assurait la parfaite intégration de ces ensembles au paysage, harmonie que les récentes restaurations n'ont pas toujours su voir et comprendre.



Château de Saint-Martin-de-Pallières.



Ferme du Grand Adret, Esparron-de-Pallières.

Les maisons de village

Villages et bourgs offrent une grande variété de constructions, depuis les vastes bâtiments du XVIII^e s. aux petites maisons villageoises serrées les unes contre les autres et construites sur plusieurs niveaux. Les impératifs de sécurité qui obligèrent l'habitat à se serrer autour de son château et à l'intérieur de ses remparts, sont encore bien lisibles dans les villages perchés comme Pontevès, Esparron, Saint-Martin ou Seillons, mais aussi dans les centres anciens des autres communes aux rues étroites et aux hautes maisons, dont les génoises* et les portes décorées parlent de la richesse ou de la notoriété de leurs premiers occupants. Partout, les façades constituent un livre d'histoire à ciel ouvert, depuis les prestigieux hôtels des plus anciennes familles du pays, dont celui des Pontevès à Barjols, aux plus modestes maisons ouvrières ou paysannes des milliers de gens qui ont aussi façonné la physionomie des villages.

* génoise

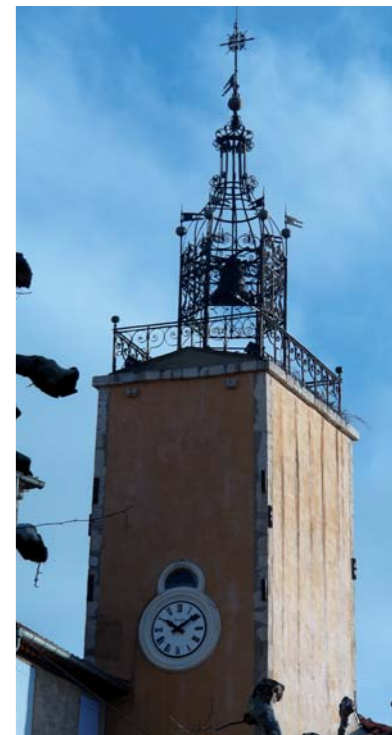
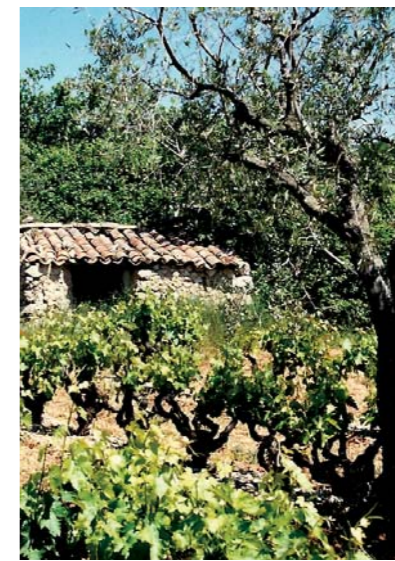
- corniche composée d'une ou plusieurs rangées
- de tuiles, caractéristique des maisons
- provençales à partir du XVIII^e siècle



Le « cabanon »

Le complément des maisons paysannes de village, trop resserrées et manquant de place, était le cabanon, petite construction au bord des terres, qui servait tout à la fois de cabane à outils, d'abri pour le paysan et de lieu de rassemblement familial, festif, au moment du repos dominical ou à la fin des « olivades » ; et plus souvent encore, entre hommes, lors des *riboto*, repas de chasse, de vendanges, bien arrosés, sans femmes et sans enfants, sorte de « cuisine à l'envers ». En Provence varoise comme dans tout le Midi, les cabanons ont survécu au recul de l'agriculture en raison de leur fonction symbolique dans la société traditionnelle. Ils restent aujourd'hui fréquentés par les chasseurs, les vendangeurs et les cueilleurs d'olives mais aussi par les familles chez qui perdurent à la fois le souvenir et le plaisir partagé de ces « dimanches au cabanon ».

Cabanon, vignes et oliviers.



Campanile de Tavernes.

Tours et campaniles

Le nom du campanile vient de l'italien où ce terme signifie « clocher » par dérivation du latin *campana* qui désignait la « cloche » tout comme en provençal. Dans ce contexte italien, le campanile était une tour bâtie à proximité de l'église pour servir de clocher, avant de s'appliquer à l'édicule surmontant cette tour pour soutenir la cloche. Au XIX^e s. les édiles républicains firent édifier un peu partout des tours d'horloges pour concurrencer celles des édifices religieux et sonner une heure « civile » à côté des sonneries des offices. Terre depuis toujours balayée par le mistral et autres vents redoutables, on dit que la Provence a adopté cette

structure métallique ajourée, résistante et sans prise à l'air, qui pouvait, de surcroît, donner lieu aux créations les plus diverses dans l'art de la ferronnerie. Le Var ne fait pas exception à cette mode puisqu'on y a recensé quelque 250 campaniles. Mais il existe des campaniles sur des terres moins ventées... Qu'importe, il faut penser à lever le nez dans cette Provence d'Argens en Verdon pour découvrir ces couronnements décoratifs des tours villageoises et des clochers d'églises, dont chacun constitue une œuvre unique, souvent forgée au XVII^e ou au XVIII^e s. Tels ceux de Barjols, en forme de campanule, qui surmontent la Tour de l'Horloge (1715) et la mairie. Celui de Pontevès, au-dessus de l'église Saint-Gervais qui fut édifié au XVII^e. Ou encore celui de la Tour de l'Horloge de Tavernes, bel exemple de campanile « cosmogonique », représentant le système solaire selon Copernic, forgé par un « serrurier » du nom de Jean-Baptiste Mouttet. Dans le même style, celui de Varages, sur le beffroi, est décoré de petites planètes gravitant autour du soleil qui domine le clocher. Une plaque rappelle la date de sa construction : 1535. Le campanile de Saint-Martin date de 1830. C'est un des rares à avoir conservé son mécanisme d'origine.

L'architecture vernaculaire

L'architecture en pierre sèche

Dans ce Var occidental au sol calcaire, l'« homme de la terre » était autrefois confronté aux dures nécessités de l'épierrage des terrains arides et peu hospitaliers et de l'empilement calculé des pierres à faire tenir ensemble, sans liant, pour les rendre utiles : murets de soutènement des terrasses de culture, murets d'enclos, murs-ruchers, mais aussi cabanes et cabanons de toutes tailles, ronds ou carrés pour l'abri des hommes – bergers, chasseurs, charbonniers – des bêtes et des outils, et aussi pour l'abri de l'eau comme le rappellent quelques vieux puits... On retrouve ici ou là tous les types de ces constructions simples et belles qui témoignent aussi de l'art des paysans. Les plus visibles sont ici les *restanco*, dont les murs sont d'autant plus hauts que la pente est plus raide, qui servent à retenir la terre pour former les *bancau*, ou *faisso*, bandes de culture



Rue caladée.

plus ou moins larges où pousse souvent l'olivier et autrefois la vigne et qui sont aujourd'hui abandonnées ou livrées à l'avancée de la forêt. Au cœur du village, la pierre sèche est encore parfois présente dans quelques rues « caladées », c'est-à-dire garnies de pierres plantées serrées et de chant dans le sol pour éviter l'érosion du ruissellement, et l'usure des sabots des mulets. L'accès au château de Pontevès, restauré récemment, en est l'un des plus beaux exemples. Et c'est bien ainsi qu'il faut imaginer les ruelles en pente raide de la plupart des villages perchés : Esparron, Saint-Martin ou Seillons. L'autre lieu du village qui bénéficiait de calades était souvent l'aire de battage, située en hauteur, en plein vent, où l'on foulait le blé au pied des chevaux et où l'on le « ventait » (vannait) avant que les tarares (les *ventarello*) puis les batteuses n'effectuent mécaniquement ces opérations.



Le pigeonnier de Tavernes.

Les pigeonniers

Les pigeonniers sont par nature des lieux où le public ne pénètre pas et ils ont longtemps été des éléments oubliés de notre architecture. Des modestes pigeonniers en mansarde dans un coin du bâtiment de ferme aux grands colombiers seigneuriaux, le territoire en compte un peu partout dans la campagne ou à proximité des châteaux. Là, ils rappellent par leur présence le droit ancestral de colombier, attribut féodal depuis une ordonnance de 1368. Le plus spectaculaire est sans nul doute celui que fit construire Georges Roux de Corse au milieu du XVIII^e s. sur la colline à Brue-Auriac. La commune le revendique aujourd'hui non seulement comme un monument historique – classé en 2004 – mais comme un ouvrage hors du commun par ses dimensions : plus de 6 000 couples de pigeons pouvaient y nicher dans plus de 8 000 « boulines » !

Souvent abandonnés ou vandalisés, beaucoup de pigeonniers ont disparu alors qu'ils ont été conservés dans les parcs des châteaux ou des grands domaines, tels ceux de Saint-Martin, de Bras (1645), de la ferme du Grand Adret à Esparron ou de Tavernes.

Les lavoirs et les abreuvoirs

Accolés aux fontaines, divers bassins servaient à abreuver les bêtes (*lou barquiéu*), à laver le linge (*lou lavadou*) ou à le rincer (*lou refrescadou*). Beaucoup de ces aménagements ont survécu à l'arrivée de l'eau à l'évier et même à la diffusion des machines à laver. Dans cette région où les fontaines sont particulièrement nombreuses, il reste donc un grand nombre de lavoirs anciens dont on sait qu'ils étaient un des lieux privilégiés de la sociabilité

féminine dans la vie du village. Espaces de rencontre, de transmission de secrets et de savoirs entre femmes ; lieux de parole par excellence, de disputes mémorables mais aussi espaces de liberté, les lavoirs, aujourd'hui désertés, restent étonnamment populaires dans la mémoire collective : beaucoup ont été restaurés, voire fleuris et appartiennent désormais au patrimoine local. L'exemple le plus spectaculaire est sans doute celui des lavoirs de Varages, le long du canal qui descend de la source de la Foux. Mais il existe encore de beaux lavoirs couverts avec leurs aménagements, comme à Barjols (lavoir de l'Hospice, du XVII^e s.), Saint-Martin (lavoir de la « Grande Fontaine », avec le remploi d'un petit autel antique dans l'un de ses murs), à Seillons ou à Bras, dans l'eau courante du Cauron.

Le lavoir de Bras.



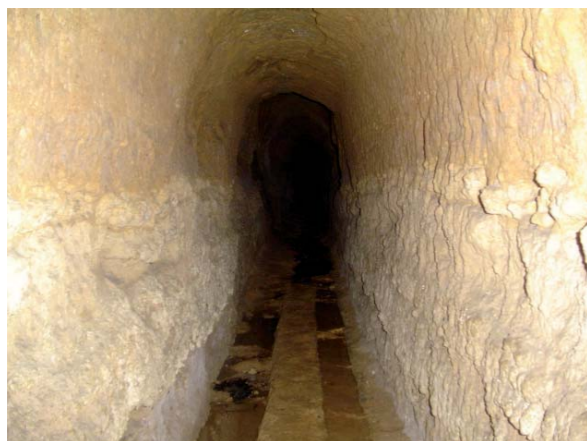
L'eau domestiquée

L'eau qui jaillit et qui court n'est devenue une eau utile que grâce à la gestion constante des habitants pour la canaliser, la conduire au cœur des villages, la distribuer dans les terres à irriguer.

De la source au cœur du village

On sait que la langue d'Oc n'utilise qu'un seul terme pour désigner la source et la fontaine : c'est la forme *font*, qui subit des variantes : *foux*, *fous*. La toponymie des sources utilise ces deux formes et s'enrichit de multiples déterminants qui servent à caractériser les sources : Fontcouverte, Font Claire, Font Chaude, Font Sainte, Fontvieille, Font Figuière, Font Curnière, ... ou bien à en préciser l'emplacement : Font de Laurent, Font d'En Garcin, Font d'Astier, Font de Gavoty, Font de Mondin, Font Cros... Le nombre et la diversité de ces noms dans l'ensemble des neuf communes montrent que chaque point d'eau a été, de longue date, repéré et aménagé, capté, drainé, rendu utile. Souvent, il a été aménagé en fontaine (voire en

lavoir), sur le lieu même de son captage, aménagement qui, en langue d'Oc, a d'ailleurs gardé le nom de *font*. Si l'acheminement de l'eau vers le village s'est souvent fait à ciel ouvert, il a aussi, et ce dès l'époque romaine, fait l'objet de canalisations souterraines dont on a repéré plusieurs traces. En particulier à Bras, où le réseau romain en terre cuite de deux mètres de hauteur, devait courir sur plusieurs centaines de mètres, mais aussi dans les autres villages où des conduits enterrés de dimensions variables portaient des sources comme celles de Saint-André et de la Bonne Fille à Seillons. D'autres grandes galeries drainantes, creusées dans les buttes de travertin pour alimenter les villages perchés et dénommées « mines à eau » recueillaient les eaux d'infiltration et les amenaient



Canalisation d'eau souterraine (mine à eau) à Seillons Source d'Argens.



Place de la Mairie à Seillons Source d'Argens.

dans des bassins publics ou privés creusés dans les caves des maisons ou à la sortie de la « mine ». Elles courent sur plusieurs centaines de mètres sous Seillons, en boyaux de deux mètres de haut sur presque un mètre de large pour canaliser l'eau domestique et celle de l'arrosage des jardins situés en amont des sources.

Les fontaines

La fontaine a toujours marqué symboliquement – et ce depuis le tournant du XVI^e s. – le progrès décisif de l'arrivée de l'eau au cœur de l'espace villageois. Dans nos sociétés rurales, on se souvient aussi qu'elle fut essentiellement – et plus encore quand elle se déversait dans un lavoir – le lieu où les femmes se rencontraient au centre de la cité, aussi vrai que ce sont elles, et parfois les enfants, qui assuraient les « corvées d'eau » avant le temps de l'eau courante « à la pile » et bien entendu, les grandes « bugades » (lessives).

Fontaines de prestige

La place centrale des fontaines de village, particulièrement nombreuses ici, explique qu'elles soient devenues de véritables monuments, enrichis de décors de pierre, boules, acrotères, bulbes, masques, bustes, statues, ou de bronze, ou plus modestement de plâtre...

Au milieu du XIX^e s., elles ont contribué partout à l'embellissement des villes. À Barjols, la ville aux trente fontaines, ce qui lui vaut le titre rare de « Tivoli de la Provence », ces décors sont particulièrement soignés : telle la fontaine Raynouard qui fut surmontée d'un faune, statue de Récubert de 1906, aujourd'hui enfouie sous l'épaisseur des dépôts de travertin. Enfin, fait assez rare, l'ancienne fontaine de 1759 a servi de support au monument aux morts de 1923. Varages, qui bénéficia, comme Barjols, de sources abondantes, a distribué ses eaux dans une bonne quinzaine de fontaines publiques édifiées pour la plupart au cours du XIX^e s., parmi lesquelles la fontaine des « Quatre Saisons » décorée à la mode Renaissance et qui assura la fonction originale de bac de lavage pour le sable des faïenceries. Mais la ville a gardé la trace de sa



Puits couvert à Varages.



Fontaine « Champignon », place du Capitaine Vincens à Barjols.

première fontaine de 1717, reconvertie plus tard en hommage au général Gassendi, sénateur et comte de l'Empire.

Les puits et citernes

Les villages où l'eau ne coulait pas, ou dont les sources, plus rares, étaient situées en aval, eurent recours aux réserves des nappes phréatiques de leur sous-sol : c'est le cas de Tavernes et Seillons, entre autres, où de très nombreux puits, communaux ou privés, furent creusés. Nul doute que ce sont les villages voisins de Tavernes, bien pourvus en eaux abondantes qui lui ont attribué, par dérision, les dictons tels que « A Taverno, mouron de sé¹ » et encore « A Taverno, li fremo an gès d'embouligo² », qui fait allusion à

l'obligation – pour les femmes en particulier – d'aller tirer l'eau des puits. Mais la microtoponymie a aussi gardé la marque de ces puits disséminés dans la campagne ou jouxtant les fermes : puits d'Agnié, puits du Suy, puits de la Gasque, puits d'Arnaud... Si certains de ces puits sont encore mentionnés sur nos cartes modernes, d'autres sont aujourd'hui comblés et leurs noms ne se trouvent plus que dans la mémoire orale et tombent peu à peu dans l'oubli. L'autre moyen classique de recueillir l'eau était évidemment la citerne dont l'eau était souvent appréciée pour la cuisson des légumes et la boisson car elle n'était pas calcaire. Les châteaux en étaient pourvus mais aussi les maisons, les fermes et les villages.

1. À Tavernes, ils meurent de soif.

2. À Tavernes, les femmes n'ont pas de nombril.



Anciens moulins à Varages.

Différents types de moulins

Le moulin n'est pas une particularité de cette région varoise mais les ruisseaux nés des sources généreuses ont permis ici le développement de plusieurs types de moulins : moulins à huile, à farine, à tan, à foulon, à papier, à vernis... Beaucoup de ces moulins sont aujourd'hui détruits et oubliés et généralement peu signalés à l'attention du visiteur : même la Descente des Moulins de Varages ne les donne plus à voir de façon évidente. Si l'on sait à peu près bien ce que furent les moulins à huile et à farine, on ignore souvent ce que pouvaient être les moulins à tan et à foulon.

Le moulin à tan

Le tan – terme qui nous vient du gaulois **tann-*, chêne – est le nom de l'écorce de chêne pulvérisée utilisée pour le tannage des peaux et dont le principe actif, le tannin, les rendait imputrescibles et imperméables et les transformait en cuirs. Le moulin à tan était donc une machine qui utilisait la force de l'eau pour broyer les écorces par un système d'arbre à came qui actionnait des battoirs. Au XIX^e s., Barjols comptait jusqu'à 19 moulins à tan qui alimentèrent une trentaine de tanneries. Ces moulins ont subsisté peu ou prou tant que fut pratiqué le tannage végétal. Vers 1950, le tannage par sels de chrome a amené leur disparition.

Les moulins à foulon

Ils servaient quant à eux à fouler les étoffes de laine mais ils étaient aussi utilisés dans la mégisserie où l'on battait les peaux au moyen de gros maillets. Pour mémoire, la mégisserie consistait à préparer les peaux blanches – non tannées – (de veaux, moutons, chevreux) destinées en particulier à faire des gants.



Faïences de Varages : fabrications industrielle et artisanale.



Les sites de Varages et de Barjols ont en commun la présence d'eaux abondantes qui, non seulement ont modelé, avec le calcaire des plateaux, de grandes falaises de travertin, mais qui ont permis l'installation de petites industries locales : les faïenceries et les tanneries.

Les faïenceries de Varages

La ville en garde fidèlement la mémoire, à travers son musée, son école de décoration, la dernière faïencerie en exercice et ses nouveaux ateliers artisanaux ; elle a connu son apogée

au XVIII^e s. lorsque la vaisselle de terre émaillée remplace en France, sur les tables nobles et bourgeoises, la vaisselle d'or et d'argent. Elle prend son essor en 1695 avec Étienne Armand, premier faïencier de Varages et devient, avec Marseille et Moustiers-Sainte-Marie, l'un des trois grands centres de la faïencerie provençale. Le Musée des Faïences – installé désormais dans la maison du général Gassendi – raconte cette prestigieuse histoire, depuis les étapes de la fabrication aux modes et techniques de décoration, avec de superbes pièces conservées dont un plat de 1697. On y lit aussi les tribulations de cette aventure jamais interrompue, du XVIII^e s. à nos jours, avec les difficultés du XIX^e s. et plus encore du XX^e où se sont éteintes les unes après les autres les huit fabriques qui firent la gloire de Varages. D'autres manufactures ont été fondées, dont celle de Brue-Auriac, à l'époque de Roux de Corse, qui a fonctionné une dizaine d'années au XVIII^e s. (1763 à 1774) puis au XIX^e (1838 à 1847).



Travail de la peau dans les tanneries de Barjols.

Les tanneries de Barjols

Elles ont écrit une page importante de la mémoire ouvrière varoise. Attestée au XV^e s., la tannerie a perduré jusqu'en 1983, avec un essor notoire au XIX^e s. où Barjols devint, avec sa trentaine de tanneries une petite capitale française du cuir. Elles bénéficièrent du commerce qu'entretient le port de Marseille avec les autres continents et passe, vers 1900, au tannage de peaux venues d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique.

Les nombreuses tuileries

La toponymie – ici, comme dans toute la Provence sous la forme « La Tuilière » – garde la trace de cette activité qui nécessite la présence à la fois d'eau et d'argile en abondance.

La citerne du château de Saint-Martin-de-Pallières

Cet ouvrage, inattendu dans ce petit village, a été construit en 1748 pour l'arrosage du grand parc d'agrément richement arboré créé par François de Laurens sur l'esplanade de son château. C'est un immense réservoir cimenté dont la haute voûte est portée par 20 piliers, et dont les seules eaux de ruissellement alimentent ses 2 800 m³ de capacité. Cette citerne dans laquelle on pouvait naviguer en barque fait encore aujourd'hui l'admiration des architectes.

Le parc de l'Enclos à Varages

Un système hydraulique ingénieux, autour de la maison de Gassendi, fut mis en place en 1745 – une roue à aube, ramenait l'eau dans des bassins du haut des pentes – permettant à la fois d'arroser le haut du parc et plusieurs maisons du village. On en voit très bien les vestiges aujourd'hui.



Le pont de l'arrosage à Seillons Source d'Argens.

Le Pont de l'arrosage à Seillons

Dans les terres, l'arrosage s'organisait par canaux et rigoles, les *filioles*, selon un « tour d'eau » souvent établi au XVIII^e s. Au XIX^e s. des syndicats d'arrosants se mettent en place pour gérer et réguler la distribution de l'eau dans les terres au moyen des *marteliero*, ces vannes en métal ou en ciment qui fermaient les écoulements gravitaires et dont le nom s'est popularisé en « martelières » dans tout le Midi. Un ouvrage étonnant garde la trace de ces usages, c'est le Pont de l'arrosage de Seillons, que l'on attribue à une fantaisie de Gaspard de Raousset. Le seigneur du village, amateur de baignades, aurait fait édifier ce pont muni d'énormes vannes qui pouvaient retenir une quantité d'eau suffisante pour former un petit lac. Ce système permettait en fait d'arroser les champs de Raousset situés en aval de la Meyronne.



Arrosage des cultures.

Le canal de Provence

Arrivé à la fin des années 1980, à partir de Rians d'abord, puis de Saint-Maximin ensuite, le canal de Provence dessert les communes les plus à l'ouest du territoire: Esparron, Saint-Martin, Seillons et Brue. Son extension sur ces terroirs a accompagné, dans la zone nord, la quasi disparition de la vigne. Dans les communes non desservies par un réseau collectif, une association financée par des fonds publics, l'Asadiz*, a mis en œuvre quelques projets individuels à partir de sources et de forages. L'eau a permis aux agriculteurs de cultiver des fourrages, des plantes aromatiques et médicinales, des semences.

* **Asadiz**
association syndicale autorisée
pour le développement et l'irrigation
des zones sèches du Var.

Entre tradition et modernité

Tout en s'ouvrant au monde contemporain, ce pays longtemps préservé célèbre son histoire singulière dans la fête partagée, la donne à découvrir dans ses produits locaux et à comprendre jusque dans ses plus modestes monuments.

La religion populaire a, ici, comme partout, marqué symboliquement le territoire: le légendaire chrétien y a souvent pris le relais de cultes beaucoup plus anciens, comme en témoigne la dévotion à saint Marcel ou à saint Pothin. Ces légendes s'attachent souvent aux lieux sacrés de l'espace rural, chapelles ou oratoires, selon le schéma classique: apparitions (de la Vierge ou d'un saint), miracles, guérisons, promesse votive qui se perpétue dans les *roumeirage*, processions sur le lieu consacré, et *voto*, fêtes patronales qui ont souvent pris, à côté de leur aspect sacré, une dimension résolument profane.

Saint Marcel à Barjols

La plus populaire et la plus fréquentée de ces fêtes est sans conteste celle de Barjols où la légende locale a assimilé les reliques de saint Marcel, évêque de Die, et un rituel commun à de multiples civilisations: le sacrifice d'un animal, ici d'un bœuf gras. La légende, ici, raconte bien des histoires: celles de l'apparition de saint Marcel, de la mort de l'évêque dans une abbaye voisine, de querelle autour de ses reliques, de chanoines porteurs des reliques rencontrant le cortège du bœuf de la Saint-Antoine et même de tripes lavées à la fontaine le jour de leur arrivée, un 16 janvier... Ce rituel de la procession et de la mort du bœuf, lié à la célébration de la Saint-Antoine, patron des bouchers (comme



Fête de la Saint-Marcel à Barjols.

aussi à Seillons ou ailleurs) est ici assimilée à une danse dite « des tripettes » dont le nom pourrait remonter au surnom populaire de « saint Marcel aux tripes », peut-être par assimilation avec le verbe de l'ancien français *triper* qui signifiait « sauter ».



Festivités de la Saint-Pothin à Varages.

Saint Pothin à Varages

Voilà un autre culte ancien, peut-être phallique, voué à un certain Foutinus que le christianisme du XIII^e s. assimila à Photinus, premier évêque de Lyon et que le XIX^e s. pudibond transforma en Pothin par métathèse. Toujours est-il qu'on vénère chaque année ce dieu primitif devenu patron de Varages.





Clocher de Notre-Dame de Bellevue à Tavernes.

Notre-Dame de Bellevue à Tavernes

La légende qui explique son édification est celle d'un Dominicain qui crut distinguer une chapelle à la place du grand rocher auquel elle s'adosse et y vit le signe d'une injonction de la Vierge pour bâtir là une église. Fut alors lié à ce lieu – comme en beaucoup de sanctuaires mariaux – le récit de guérisons miraculeuses, ce qui suscita dévotion et pèlerinage le long d'un chemin de croix ponctué d'oratoires, dont quatre (du XVIII^e s.) subsistent. L'autre légendaire lié à ce site est celui que l'on trouve dans nombre de sites rupestres, d'empreintes sacrées: ici, ce sont celles de Jésus et Marie sur un rocher en contrebas de l'église. D'autres légendes, plus discrètes, courent dans le pays, comme celle des « Gours bénis » à Bras, liée au culte tout proche de sainte Marie Madeleine mais plus anciennement venue d'un imaginaire collectif lié aux gouffres, trous d'eau, étangs et lacs où l'on se trouvait englouti par magie, châtement ou simple imprudence.

L'apparition de saint Joseph à Cotignac en 1660 est connue et bien documentée, elle est venue renforcer le culte de saint Joseph, patron de la bonne mort (retable de Pontevès, oratoires d'Esparron et de Pontevès portant la date de 1660).

Les produits « du terroir »



La foire à la vaisselle de Varages.

Du vin, de l'huile et des faïences
La trilogie qui fit la base de l'agriculture de cette région: blé, olive et vigne, a connu bien des avatars au cours des siècles et particulièrement depuis l'accélération de la déprise rurale. Mais le goût des néoruraux et des citadins voisins pour l'« authentique », le « bio » et les saveurs retrouvées, redonne une nouvelle chance à deux productions ancestrales: le vin AOC, ici labellisé « Coteaux varois en Provence » et l'huile d'olive récemment classée dans les « Huiles de Provence ». Alors que la plupart des coopératives ont fermé leurs portes, les producteurs locaux, souvent les grands domaines autour des bastides (rebaptisés en « Châteaux ») perpétuent une tradition viticole ou la recréent, produisant d'excellents vins. L'huile d'olive quant à elle, affiche sa qualité, son fruité et son ancienneté dans deux territoires privilégiés: ceux de Varages



Coopérative oléicole « La Tavernaise ».

et Tavernes où les coopératives oléicoles des années 1923-1924 se sont modernisées et s'inscrivent dans la longue histoire de la « culture » de l'olivier. Les produits artisanaux se réclament aussi de la tradition locale, tout en la renouvelant sans cesse: en particulier la poterie et la faïence qui perpétuent les gestes et techniques ancestraux en ce pays. Tandis que la manufacture industrielle remodèle à la fois les formes et les couleurs de la vaisselle de Varages, les nouveaux artisans faïenciers se partagent entre décors d'inspiration ancienne et créations contemporaines et l'école de décoration sur céramique Joseph Clérissy, comme le musée des Faïences de Varages, écrivent une nouvelle page de cette histoire prestigieuse.

La « Varageoise », l'huile d'olive de Varages.



De nouveaux lieux de mémoire

La reconversion
À côté des musées qui sont par excellence des lieux de conservation, certains bâtiments désaffectés retrouvent une seconde vie. Ainsi, à Saint-Martin-de-Pallières, l'ancienne coopérative a connu une reconversion originale en une école coopérative qui, par sa façade, garde la mémoire de ce que fut l'élan coopératif du XX^e s. naissant. Les cercles, cafés associatifs, perdurent parfois, comme à Barjols, ou se reconvertisent, par exemple en cinéma, comme à Bras, restant ainsi des lieux de rencontre et de convivialité villageoise. Les tanneries de Barjols, soit tout un quartier de la ville autour du ruisseau du Fauvery, constituent une vaste friche industrielle qui a amorcé une reconversion en ateliers d'artistes conscients de l'importance de ces lieux dans la cité. Les bâtiments historiques trouvent aussi, ici ou là, une autre vocation:

* : ZPPAUP
zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager: il en existe une à Saint-Martin.



Les anciennes tanneries de Barjols.

Ancien hospice de Barjols devenu Maison régionale de l'Eau.



La colline

Un espace à partager
La colline, source de subsistance autrefois, est devenue le lieu de tous les plaisirs: plaisir de la promenade, de la randonnée pédestre et à VTT, de la cueillette – champignons et herbes sauvages – et plus encore de la chasse. Autrefois largement dominée par les pratiques du braconnage, la chasse s'est réglementée et « assagie » grâce aux sociétés de chasse qui contrôlent les territoires et le gibier et veillent sur la sécurité. Mais si, en ce pays où chasser est une passion forte, se pose parfois le problème de la cohabitation avec les promeneurs – amoureux, tout autant que bien des chasseurs, de la nature et des grands espaces –, la colline reste sans doute pour tous le lieu symbolique de l'évasion et de la liberté.



Jeu de boules à Saint-Martin-de-Pallières.

36 Terre méridionale à la fois ensoleillée et verdoyante, où l'eau fut autrefois abondante, particulièrement belle quand l'automne marie en elle les roux et les ors de chênes pubescents au grisé des oliviers et de l'yeuse et au vert immuable des pins d'Alep, cette « Provence d'Argens en Verdon » vous réserve des panoramas insoupçonnables sur la Provence qui va de la Sainte-Baume aux Alpes du sud. Mais elle est aussi un de ces pays-conservatoires vivants – devenus rares – où la mémoire du passé est encore présente et sait se dire à chaque coin de place, pour peu qu'on questionne les villageois qui prennent le frais sur un banc, que l'on dialogue avec l'agriculteur au travail ou l'acteur municipal, qu'on sache dénicher l'érudit local passionné de sa commune.

Allez vous promener sur les chemins, allez flâner dans ces beaux villages et laissez-vous surprendre, laissez-vous conter cette étonnante Provence d'Argens en Verdon...

Maître d'ouvrage

Communauté de communes Provence d'Argens en Verdon

Rédaction

Alpes de Lumière, association loi 1901 née en Haute-Provence en 1953, doit son originalité à une approche globale du fait culturel qui va de l'étude à la protection et la valorisation du patrimoine bâti et paysager et qui associe, pour la connaissance fine de cette région, savoirs locaux et recherche interdisciplinaire. Elle a ainsi édité un peu plus de 200 ouvrages sur la Haute et la Moyenne Provence. 1 place du Palais, 04300 Forcalquier
Tél. : 04 92 75 22 01

Crédit photographique

Communauté de communes Provence d'Argens en Verdon, Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte, Provence Verte, Maison régionale de l'Eau, Robert Callier, Gabrielle Voynot, Alpes de Lumière, fonds privés divers

Cartographie

Maison régionale de l'Eau

Maquette

Isabelle Mercier, *L'Édition à façon* (04300 Forcalquier), selon la charte graphique conçue par **LM communiquer**

Impression

Imprimerie Siris

Février 2008